

FORME DE L'IDENTITÉ EX-YOUGOSLAVE EN LITTÉRATURE

FORM OF THE EX-YUGOSLAVIAN IDENTITY IN LITERATURE

FORME ALE IDENTITĂȚII EX-IUGOSLAVE ÎN LITERATURĂ

Carmen DĂRĂBUȘ

Universitatea Tehnică din Cluj-Napoca, C.U.N.B.M.

Abstract

*Dubravka Ugrešić condenses in the novel *The Ministry of Pain* (2004) a contorted identity map post-traumatic and emblematic of the Western Balkans affected by war at the end of the twentieth century. Living inside the phenomenon, accused of Yugoslavian sympathies at the beginning of the design and reinvestment Croatian identity, she is auto-exiles itself, is changing inside with the outside perspective, along with other ex-Yugoslav ethnic groups. The loss of the original is generally loss center, is dislocation in the sense of uprooting, which requires reform and reformatting of being deep, while the displacement between other borders, whether it is realized or not. The main character and narrator of the book, Tania Lucić, tries, through professional experience, a recovery of the memory of the exile's people through a Museum of memory, exploiting the nostalgia for the purpose of explaining itself and finding a stable place concrete and emotional geography, belonging to a Europe in transformation itself. Disappearing the geographical frontiers of Yugoslavia, the inner are still strong, resulting in identity crisis.*

Résumé

*Dubravka Ugrešić condense, dans le roman *Le ministère de la douleur*, une carte identitaire contorsionnée, post-traumatique et emblématique pour les Balkans de Ouest, touchés par la guerre à la fin du XXème siècle. En vivant le phénomène à l'intérieure, accusée de sympathies yougoslaves pendant le début de la période du réinvestissement de l'identité croate, elle va s'auto-exiler, en changeant la perspective intérieure avec la perspective extérieure, à côté d'autres ethnies ex-yougoslaves. La perte de la place originale signifie, généralement, une perte du centre, c'est une dislocation dans le sens du déracinement, qui suppose une reformation et un reformatage de l'être profond, au même temps avec le déménagement entre autres frontières, consciemment ou non. Le personnage principale du livre et la narratrice, Tania Lucić, essaie, par son expérience professionnelle, une récupération de la mémoire des exilés par un musée de la mémoire, en exploitant des nostalgies, afin de se clarifier à soi-même et de se retrouver une place stable dans la géographie concrète et émotionnelle d'une Europe en transformation elle-même. Les frontières géographiques de l'Yougoslavie disparaissant, celles intérieures sont fortes encore, provoquant des crises identitaires.*

Rezumat

*Dubravka Ugrešić condensează, în romanul *Ministerul durerii – Ministarstvo boli* (2004), o hartă identitară contorsionată, post-traumatică și emblematică pentru Balcanii de Vest afectați de război la sfârșit de secol XX. Trăind din interior fenomenul, acuzată de simpatii iugoslave în perioada de început a conturării și reînvestirii identității croate, se autoexilează, schimbând perspectivă dinăuntru cu cea exterioară, alături de alte etnii ex-iugoslave. Pierderea locului originar este, în general, pierderea centrului, este dislocare în sensul dezrădăcinării, care presupune o reformare și o reformatare a ființei profunde, concomitent cu strămutarea între alte granițe, fie că acest lucru*

este conștientizat sau nu. Personajul principal al cărții și naratoarea, Tania Lucić, încearcă, prin intermediul experienței profesionale, o recuperare a memoriei exilaților printr-un muzeu al memoriei, exploatănd nostalgii, în scopul lămuririi de sine și al găsirii unui loc stabil în geografia concretă și emoțională a unei Europe în transformare ea însăși. Granițele geografice ale Iugoslaviei dispărând, cele lăuntrice sunt încă puternice, generând crize identitate.

Keywords: *ex-Yugoslavia, Objective memory/subjective memory, identity, post-war*

Mots-clés : *ex-Yougoslavie, mémoire objective-mémoire subjective, identité, post-guerre*

Cuvinte-cheie: *ex-Iugoslavia, memorie obiectivă/memorie subiectivă, identitate, post-război*

L'histoire des Balkans a formé et reformé des types spéciales de nations et de nationalismes, différents par rapport à ceux occidentaux ou nord-américains : « One of these differences [...] is that in the case of Balkan nationalisms the hatred of others is dominant feature, while elsewhere the of one's own nation in the primary element. The second basic difference [...]: in the west, the nationalism developed gradually as the concept of nation broadened, and it became an integral part of representative, parliamentary democracy. In the Balkan institutions that were introduced in every state » (Sugar 1996: 33). De l'histoire ancienne jusqu'au présent, les mutations se sont passées d'une manière traumatisante, en accords exclusives, qui laissent peu de place à la tolérance, justement comme signe de la fragilité identitaire.

Comparatiste comme formation professionnelle, née à Zagreb et auto exilée en Occident en pleine tension nationaliste pendant les guerres yougoslaves des années '90, Dubravka Ugrešić condense dans le roman *Le ministère de la douleur - Ministarstvo boli* (2004), une carte identitaire balkanique ex yougoslave contorsionnée, transposée dans le Ouest de l'Europe, carte qui est étroitement liée du remodelage des frontières. Au même temps avec le démembrement de l'ex-Yougoslavie. En vivant de l'intérieure le phénomène, accusée de sympathies yougoslaves dans la période de début du réinvestissement de l'identité croate, elle part pour l'Allemagne; ensuite aux Etats Unis et finalement en Hollande, en changeant la perspective interne avec la perspective externe, à côté d'autres ethnies ex-yougoslave: « Dans les romans et dans les essais écrits après les années '90, la femme auteur reflète les problèmes de la crise d'identité qu'elle se fait passer, questions sur la crise de nationalité, en utilisant avec succès un discours autobiographique à la limite entre l'ironie et l'auto ironie » (Nedelcu 2009: 247). Inévitablement la notion de *frontière* et celle d'*identité* sont en relation d'interdépendance. Si la Yougoslavie était à l'origine, dans les termes de la psychologie sociale¹, un phantasme qui avait attrapé la vie dans une construction fédérative, ensuite il va redevenir phantasme par lequel continuent à se représenter de point de vue identitaire, une partie des habitants des ex-républiques yougoslaves, devenues, dans le temps, indépendantes. A la longue période quand l'exile avait la signification de détachement de centre, il va prendre la place, dans le XIXème siècle, une période d'abandonnement volontaire en histoire, de sauvegarde de l'individualité face à face avec les systèmes proustiens. Le XXème siècle va synthétiser les deux sens, parce que l'exile s'universalise par les Deux Guerres Mondiales qui modifient des frontières et « jettent au dehors des frontières des peuples entiers. Les vaincus participent à la nouvelle définition de l'exile » (Ungureanu 1995: 6), de la même manière que les habitants de l'ex-Yougoslavie à la fin de siècle transformée par les guerres.

Au fil du temps, l'exile avait été un composant de la condition humaine, qui a reçu des nuances différentes. La philosophie platonicienne suggère le fait que l'homme se trouve en exil sur la terre, chassé de la patrie céleste de la perfection. La vision théologique donne aussi un contenu punitif pour l'être humain à l'idée d'exil par le mythe adamique de l'expulsion du Paradis.

¹Pierre Moscovici, *Psychologie socială*, București: Ideea Europeană, traducere de Anca Verjinsky, 2010.

Etroitement lié de la notion de « chronotop », l'exil dans tous ses formes (auto-exil, bannissement) se rapporte à l'espace et au temps laissé derrière: « La perception, n'importe combien éphémère, suppose un incomptable multitude d'éléments remémorés et, à proprement parler, n'importe quelle perception c'est déjà mémoire. Concrètement, nous ne pouvons à percevoir que le passé, le présent pur étant l'indistinguible progrès rongéant l'avenir » (Bergson 1996: 131). La question de l'espace avant et après la guerre, la question des frontières en redistribution est doublée de celle du temps différemment perçu, en fonction du même événement – la guerre: « Le temps de leur existence s'était divisé par rapport de ce qu'il s'est passé *avant la guerre* et *après la guerre*. Et tandis que la période *d'avant la guerre* s'en pourrait facilement construire, dans la *période après la guerre* y régnait le chaos » (Ugrešić 2010: 127). La perte de la place originale est, généralement, la perte du centre, c'est une dislocation dans le sens du déracinement, qui suppose une reformation et un reformatage de l'être profond, soit il d'une manière consciente ou inconsciente. Le mot « pays » est utilisé avec précaution par les étudiants de Tania, parce que chacun essaie une évaluation du parcours dès moment quand ils ont quitté *le pays*, mais la patrie commune, la Yougoslavie, n'en y existait plus. Le retour périodique et temporaire du certains d'entre eux s'assimile à un long enterrement (Nevena) par le renoncement aux objets représentatifs pour le passé ; pour les autres, comme Boban, c'est une douleur physique avec laquelle ils luttent chaque jour. Les jeunes ont, bien et rapidement, l'intuition du fait que la sortie de ce blocage intérieure va se passer au fur et à mesure qu'ils renoncèrent au ballast du passé, qui avait, quand même, influencé déjà leurs évolutions, mais qu'ils en refusent le problématiser à l'infini. L'alternative n'était que le suicide, « d'humilité et désespoir, peur, solitude et honte » (Ugrešić 2010: 149) – étroitement liés aux traumatismes de la guerre, comme victimes ou comme membres innocents des familles de criminels de guerre. L'alcool, les drogues étaient des formes camouflées d'annihilation. Pour certaines hauts ou moins importants fonctionnaires O.N.U., N.A.T.O. les champs de lutte des Balkans devient occasion d'avancement, comme, en effet, pour certains journalistes, qui filment horreurs sans intervenir pour aider, bien qu'ils puissent sauver une vie, captant et immortalisant la mort, pour l'amour de la gloire. Plus le niveau intellectuel est élevé, plus la problématisation est plus profonde. La solitude, l'adaptation à une autre culture, à une autre mentalité suppose des efforts parfois insurmontables. En perdant tout, l'effort de la récupération par à l'aide de la mémoire devient énorme. Du poète latin Ovide à l'écrivain italien Dante Alighieri, et ensuite aux exiles romantiques du XIXe siècle et idéologiques du XXe siècle, l'histoire de la littérature comme partie de l'histoire de la condition humaine est parsemée avec de tels changements de frontières, imposés ou choisis pour sauvegarde, mais toujours perçus, au moins au début, comme traumatismes. Les exilés et l'auto exilés sont, le plus souvent, des émigrants, parce qu'ils ont la possibilité du retour dans leurs pays, mais ils ne désirent plus, par des raisons objectives, le faire, en pensant que les problèmes qui ont provoqué l'exile ne sont pas encore résolus.

Le personnage principale du livre et en même temps la narratrice, Tania Lucić, essaie, par son expérience professionnelle, une récupération de la mémoire des exilés, en vue de la clarification de soi-même et de trouver un endroit stable dans la géographie concrète et émotionnelle d'une Europe en transformation elle-même. Après son refuge – avec son mari, Goran, exceptionnel mathématicien, expulsé de l'université de Zagreb à cause de son ethnicité (Serbe en Croatie était l'une des tragiques incompatibilités des années '90, les ex-états yougoslaves en se persécutant réciproquement après une période de prospère cohabitation) – à Berlin, pendant deux semestres, par une ancienne collègue, Ines Kadić, mariée avec un professeur des universités hollandais, pour enseigner le serbo-croate à l'Université d'Amsterdam. En vivant dans le contexte de la langue hollandaise, communiquant en anglais, elle commence à percevoir la langue maternelle, le croate, comme une langue étrangère. Parce que la réalité géopolitique yougoslave était en train à se dissoudre et les langues serbe et croate commencèrent, parallèlement, le processus de séparation, l'absence d'une frontière commune, mais en plus, l'hostilité augmentant, n'en permettait plus l'association des deux termes dans une réalité commune. Tania Lucić et ses étudiants, la majorité réfugiés des pays ex-yougoslaves, utilisent, instinctivement et mutuellement, le syntagme « notre

langue » ou « la langue locale » - pour le serbo-croate, ex langue officielle, celle laquelle ils continuent à s'en entendre sans sentir qu'ils parlent deux langues différentes, même si la réalité des frontières c'était une autre : « Ils ne savaient plus comment se rapporter à leur pays. Les appellatifs Serbie et Bosnie étaient prononcés avec précaution : Le mot Yougoslavie, qui maintenant signifiait Serbie et Monténégro, était prononcé difficilement » (Ugrešić 2010: 21), et les dénominations comme « la petite Yougoslavie » ou l'Yougoslavie amoindrie » n'ont été pas encore intériorisées. Formés dans une certaine identité, étroitement liée d'une réalité politico-administrative, au même temps avec la sa violente dissipation, les habitants des ex-républiques fédératives yougoslaves se rapportent de manière ironique, tendre; tragique à leur monde comme à *l'ex Yougo, Titoland, Titanik*, alors que les résidents sont *les nôtres, les Yougoshs, les Yougovitchs*. Même le titre du livre c'est une forme d'ironie, parce qu'une partie des étudiants ex-yougoslaves du group de travail dirigé par Tania travaillaient, « au noir », dans un couture qui faisait des objets vestimentaire pour sado-maso, et l'un des clubs porno qui en bénéficiait s'appelait *Ministry of Pain - Le ministère de la douleur*. L'expérience commune, les traumatismes communs, et surtout une angoisse perpétuelle dont ils étaient incapables à mettre une fin – tout les transforme dans une tribu identifiable, qui fourmille dérouter en Amsterdam « ayant l'empreinte d'un insaisissable paume sur leur visage. [...] *Les nôtres* étaient facile à les identifier par une certaine mélancolie nerveuse, un regard doucement sombre, une ombre d'absence et une courbure intérieure, à peine visible » (Ugrešić 2010: 23). Les ex-citoyens « yougo » répandaient l'Europe, de la part de laquelle ils attendaient une autre identité. Plus ils étaient âgés, plus ils étaient facilement à les reconnaître, plus difficile à les changer, cramponnés dans les frontières extérieures exilées à l'intérieure. Ils préféraient se promener en petits groupes vers les places de rencontre pour former des grands groupes, où la manière de socialisations pourrait être le temps nécessaire pour fumer ensemble une cigarette. La notion d'« identité » est étroitement liée de la notion de « groupes » : « Le stade du miroir dans la formation du Moi démontre clairement une chose : **l'identité n'existe qu'en représentation. Elle est construite par le sujet par un processus qui fonde le sujet même.** L'identité c'est le besoin et, simultanément, l'illusion de l'unité – du sujet ou du group » (Enache 2006: 131). La *Iuho-maffia*, comment s'appelait le crime organisé en hollandais, était la facette terrifiante de la dérouté identitaire, ayant une unique racine – le mal universel. Tourmentés par des complexes, ils s'épuisaient en discussion stériles par lesquelles ils se situaient, fantasmatiquement et d'une manière compensative, dans le centre de l'univers, en l'absence d'un univers perdu. Les clubs de réfugiés, comme celui de Berlin fréquenté par Tania et Goran, semblaient des places de la néantisation sur une carte mutilée, qui n'était plus représentative pour eux, et ceux au milieu où ils vivaient comprenaient seulement les horreurs de la guerre yougoslave, ainsi que la question posée par l'anthropologie: « La reconnaissance demandée de la part de l'autre est multiforme et omniprésente. Mais est-elle la seule voie possible pour que notre sentiment d'existence se naisse ? » (Todorov 2009: 183) se justifie. Les observations de l'autrice, qui avait vécu elle-même l'expérience de l'(auto)exil, figure un *pattern* psycho-social: « la manière dont ils bougeaient et les places où ils se rencontraient dévoilaient combien *leur* espace les y manquait[...] » (Ugrešić 2010: 28), personnalisés en micro-espaces, en topos affectives, comme la zone du marina, une banque, la place, le café etc. – parties des rituels quotidiens. Les plus adaptables et les plus résistantes étaient les femmes, soumises à la longue de l'histoire aux permanents changements de statut, en temps que les hommes, plus dépendants de stabilité, « se lamentaient toujours de tout, avec le même rage, sans distinction. [...] Les femmes, à la différence des hommes, étaient invisibles. Quelque part derrière le rideau elles poussaient la vie en avant (Ugrešić 2010: 29-30). Plus prévoyants, à l'attente d'un autre avenir, les étudiants – et la majorité des jeunes gens généralement, à l'exception des nationalistes ou à ceux s'assumaient immédiatement, mais faussement et d'une manière opportuniste, une nouvelle patrie – hésitaient l'immédiate affiliation, mais aussi le cramponnement par rapport au passé : « Nous ne voulons pas appartenir ni *aux ceux du pays, ni aux ceux d'ici*. Tantôt nous acceptons cette confuse identité collective, tantôt nous la rejetons avec répulsion » (Ugrešić 2010: 30-31), à la

recherche d'une nouvelle frontière où devraient se sentir confortablement sans hypocrisie, sans douleurs réactivées.

Au niveau formel, la perte du centre extérieure est doublée par la perte du centre intérieur, représenté, symboliquement, au long des siècles, dès l'antiquité, par « la cité ». La réorganisation des frontières concrètes demande une autre mise en forme des celles intérieures, mais une telle chose il ne peut pas se passer sans faire de la paix avec le passé. La proposition de Tania – d'écrire, chacun, pour le séminaire, un fort souvenir sur leur monde ex-yougoslave, et ensuite la thématiques de la littérature ex-yougoslave proposée pour le cours comme programme d'étude – se veut cathartique, mais elle amplifie, en effet, les drames : « Tania essaie à construire, à l'aide des souvenirs, aidée par le calme hollandais, un puzzle de la douleur, puzzle refusé par ses étudiants. Ils préfèrent une autre guérison : l'oublie » (Romaniuc 2011). Invitée à enseigner les littératures d'un pays qu'il n'existait plus – la yougo-slavistique, elle essaie à conférer à la fiction un sens de récupération, parce que sans se rapporter au passé avec courage et honnêteté, Tania considérait que l'avenir est compromis. Au démembrement territorial suit, furibonde, ce que la narratrice appelle « le divorce linguistique » où le croate, le serbe, le bosniaque, le macédonien, le slovène deviennent des idiomes soutenues par une armée. L'histoire de l'unification des variantes linguistiques est déconstruite par la récente histoire de la dissipation. Boban, Selim, Uroš, Nevena, Igor, Meliha, Ana, Mario, Darko, Ante, Johanneke (une Hollandaise liée de la Yougoslavie par les vacances à bas prix passé là avec sa famille pas trop riche), Laki, qui va usurper Tania par des distorsions de la vérité et il va prendre sa place dans l'université – échappés de la voie de la guerre ou déjà traumatisés par la guerre – mélange des particularité du serbo-croate en divers régions, ensuite parsèment la langue parlée avec des anglicismes, pour se réfugier, les uns en hollandais, la langue du pays d'adoption (Nevena), parce que « la langue était devenue notre trauma commun » (Ugrešić 2010: 55) et „Dans un espace étranger ils espéraient regagner leur normalité, ils espéraient que l'exil les en redonnait l'amour perdu » (Voinea-Răut 2015.angoisses, peurs, hontes – tout se mélange dans leur structure sur laquelle ils veulent construire un autre fondement, mais à sa manière et avec les instruments qu'ils les ont dans la portée, Tania Lucić essaie les faire attention sur les fait que sans les confrontations avec les traumas, la découverte d'un autre centre autour duquel l'être va s'ourdir, il n'est pas possible: « Notre pays s'était effiloché, c'est le moment à en garder quelque chose, avant d'oublier tout » (Ugrešić 2010: 67), ainsi que leur histoires vont devenir des pièces dans un musée virtuel, mental. Le sac à raphia, à rouges, blancs et bleus rayés, acheté pas cher dans les marchés hollandais et avec lesquels voyagent les « yougoshs », la bicyclette Pony, les chansons de George Balašević, les biscuits Femme au foyer, les sticks Boby, le rituel d'accueil des invités servis avec des sticks, des grisines, des plats froids avec des concombres marinés, des poivrons kapia, saucissons, pain et du zakouski², la télé blanc-noir dont l'écran avait un filtre pour se faire jouer en couleur, des séries regardées parfois avec les invités, l'album du grand-père plein de photos et de diplômes qui l'officialisaient comme héros communiste, les thés dansants et la première amour, une recette traditionnelle, le goût de la crème glacée en vanille faite par les Albanais sur le littoral croate, une poésie patriotique mémorisée dans les programmes scolaires, le contact direct avec le légendaire Iosip Broz Tito, une composition sur les même personnage, composition qui va jeter Uroš en dérisoire aux yeux de la famille, Uroš qui va se tuer plus tard à cause de l'honte, car un membre de sa famille était criminel de guerre, le premier train qui avait traversé l'ex-Yougoslavie du nord au sud, une anthologie de poésies yougoslaves des années '60. Un musée avec des choses entassées virtuellement dans le fameux sac en raphia à rayures blancs et rouges, qu'ils le gardent dans la mémoire passive, mais les jeunes gens veulent l'annuler pour se sauver plus vite possible, chose que Tania ne le comprend pas à temps. En lui le reprochant le fait qu'elle n'est pas payée pour faire thérapie en groupe, en comprenant, enfin, le fait que l'appartenance ethnique c'est pour les étudiants autre chose qu'elle avait cru, qu'ils choisissent à passer autrement la convalescence post-yougoslave, elle est rejetée « parce que je ressuscitais un pays entier, dont les citoyens ont l'avait

²Manger traditionnel dans les Balkans, fait par des légumes préparées et conservées.

détruit au nom des nécessités historiques » ” (Ugrešić 2010: 194) et elle se retire dans un travail de routine, sans connexion avec le monde ex-yougoslave. Un Macondo essentialisé en fragments de souvenirs, mais les frontières ne se peuvent pas reformater et garder avec de souvenirs. Après la porte à la surface de la conscience du passé récent, Tania propose la revigoration d'un passé commun plus éloigné par la thématique de la littérature ex-yougoslave. Reçue avec peu d'enthousiasme, la proposition se matérialise par le sondage des ancêtres éloignés de l'imagologie littéraire. La perspective idyllique d'une unité fédérative, capable à jouer un rôle de panacée pour les drames et les traumas, est éversée par la réaction de la seule étudiante d'autre origine qu'ex-yougoslave, l'hollandaise Johanneke, parce qu'elle est le moins impliquée émotionnellement et, ainsi, plus capable d'objectivité: « - tout est bien triste, toute votre histoire de destruction et d'autodestruction ! C'est terrible combien est-ce vous, les Yougoslaves, vous êtes capables à vous haïr ! Vous vous détestez vous-mêmes, vous avez détestée l'ex-Yougoslavie, vous détestez même les pays nouveau formés ! Et ensuite vous vous sentez blessés quand les étrangers parlent ou écrivent sur vous avec du mépris ! Vous-mêmes vous en avez créé une image plus mauvaise qu'un autre de l'extérieure pourrait le faire ! » (Ugrešić 2010: 227). A la vision sur le Yougoslave cosmopolite et tolérant ne s'oppose plus celle du nationaliste, parce que l'étudiante hollandaise distingue dans la structure du Yougoslave tolérant un composant nationaliste mécontent de l'identité perdue et fondue dans une nouvelle culture fédérative.

La radiographie faite par narratrice, la porte-parole de la femme-auteur elle-même qui s'était auto-exilée n'était pas à la guise des autorités de cette époque-là; nouvelles frontières, nouvelles autorités, une idéologie agressive prête à les soutenir: « Aux nouveaux autorités n'en été plus suffi le pouvoir : dans les nouveaux états devraient vivre quelques « Zombis », gens sans souvenirs. Le passé yougoslave était exposé à la dérision publique, les gens étaient appelés à se dédire de leur vie passée à a l'oublier. Les films, les livres, la musique pop, las blagues, la télé, les produits, les journaux, les nouvelles, la langue, les gens – tout devrait être oublié. Et beaucoup d'autre ont fini à la poubelle : livres, galets de film, photos, livres de classe, documents, statues ... La 'yougo-nostalgie', souvenirs sur la vie de leur ex-pays, est devenue un autre nom pour la subversion politique » (Ugrešić 2010: 70-71). Donc terreur idéologique dans l'Europe de la fin du XXème siècle. En proclamant la nécessité de trouver des nouvelles frontières virtuelles communes, à l'intérieures desquelles tous pourraient vivre pour se confronter avant la séparation, suscite la réprobation générale: de la direction de la faculté, de la majorité des étudiants, des nationalistes dissipés en exil, en pensant soit qu'elle empêche le désirable oubli, soit qu'elle perpétue d'une manière imaginaire une réalité niée officiellement intensément. Mais avant qu'ils comprennent ce qu'ils désirent à devenir, il est nécessaire à savoir qu'est-ce qu'ils étaient. La superficialité avec laquelle s'y applique n'importe quelle étiquette en les a transformé en « Balkaniques », « postcommunistes », « demandeurs d'asile », « réfugiés », « étrangers », « primitifs », en temps que dans leurs pays ils étaient des yougo-nostalgiques ou nationalistes. Portant d'une frontière à l'autre le fardeau des généralisations, le refus de la manifestation de l'individualité, trouvés dans l'impossibilité d'effacer simplement, comme sur un clavier, le passé ou aussi simple le restaurer, ils se réveillent des prisonniers n'importe quelle partie du monde ils s'en vont, prisonniers entre frontières émotionnelles imposées et auto-imposées, qui suivent à celles objectives, par la mise en tension des rapports au groupe 'appartenance : « L'appartenance formelle pourrait être validée par l'application du critère formel d'appartenance (le critère logique de constitution du groupe), en temps que l'appartenance psycho-sociale est 'validée' par chaque membre individuellement, étant fortement influencée par l'implication subjective spécifique de ceux-ci en leur relation avec le groupe social » (Enache 2006: 133). Transplantés en grande villes européennes ou américaines, les exilés choisissent, la plus part, à vivre en commun avec « les siens », comme barbares à statut assumé : « nous sommes le fond double de cette parfaite société » (Ugrešić 2010: 280), sous la tyrannie d'une nostalgie insinuante-dévoratrice, beaucoup de fois décourageante. De ce places va y se former la nouvelle société globalisée du XX et XXe siècle, pour laquelle *la frontière* est assimilée à l'abuse, au trauma, à la déroute, au sous-développement, capables à se réinventer

rapidement, en construisant et en déconstruisant sans grandes demandes intérieures, parce que implicitement, par la manière dont ils se sont formés, ils ont absorbé l'impératif de la sauvegarde de sien par adaptation non-conditionnée. Comme le masque du théâtre de Pirandello, le masque d'aliéné, d'exilé risque à devenir corps commun de l'identité : « Pour me protéger, je me suis mise une masque de protection. Au fur et à mesure, le masque c'était collée de moi, me rongait à l'intérieure. C'était moi qui n'existais plus (Ugrešić 2010: 245); la limite entre réel et l'irréel devient de plus en plus fragile.

La mise en fiction de l'expérience de l'exile, de la confrontation entre les frontières réelles et celle virtuelles est assez transparente, ainsi que la littérature offre, encore une fois, une image d'un chronotop identifiable socio-historiquement et politiquement, d'où on doit extraire des conclusions, parce que « Il n'est pas exagéré à dire que le modèle yougoslave est, à petit échelle, la même cumulation d'identité dans la nouvelle construction européenne où des différentes cultures, sur un arrière-plan quand même commun, gréco-latin, essaient à s'accommoder » (Dărăbuș 2014: 11). Retirée dans un studio mis à sa disposition par une étudiante qui avait pris la décision à se retourner à Belgrade, elle essaiera à reconditionner le papier peint, qui semblait bien réparé, mais qui crève, en laissant à la vue les affiches porno et le crépi nu, ainsi comme pour la nature humaine qui se transfère en autres et autres frontières, il n'est plus suffi une superficielle assainissement. Le long du chemin les traumas explosent à force dévastatrice.

Bibliographie

- BERGSON, Henri, *Materie și memorie*, Iași: Polirom, Traducere de Cora Chiriac, 1996.
 DĂRĂBUȘ, Carmen, *În lumea ex-iugoslavă. Literatură ca studiu cultural*, Cluj-Napoca: Risoprint, 2014.
 ENACHE, Andreea, *Identitatea europeană: reprezentări sociale*, Iași: Lumen, 2006.
 MOSCOVICI, Pierre, *Psihologie socială*, București: Ideea Europeană, Traducere de Anca Verjinsky, 2010.
 NEDELUCU, Octavia, *Ipostaze (post)moderniste în literaturile sârbă și croată*, Editura Universității din București, 2009.
 SUGAR, Peter F., *Nationalism and Religion in the Balkans since the 19th Century*, University of Washington, The Henry M. Jackson School of International Studies, 1996.
 TODOROV, Tzvetan, *Viața comună. Eseu de antropologie generală*, București: Humanitas, Traducere din franceză de Geanina Tivdă, 2009.
 UGREŠIĆ, Dubravka, *Ministerul durerii*, Iași: Polirom. Traducere din limba croată și note de Octavia Nedelcu, 2010.
 UNGUREANU, Cornel, *La Vest de Eden. O introducere în literatura exilului*, Timișoara: Amarcord, 1995.

Sources électroniques:

- Romaniuc, Bogdan. *Iugonostalgia* în „Suplimentul de cultură”, nr. 297/2011, <http://www.suplimentuldecultura.ro/index/continutArticolAllCat/8/6322>
 Voinea-Răut, Luminița. *Vremelnicia durerii* în „Observator cultural”, nr. 756/2015, http://www.observatorcultural.ro/Vremelnicia-durerii*articleID_25394-articles_details.html

